

**Ghassan  
Kanafani**

## La moitié du monde

Ghassan Kanafani, né à Acre en Palestine en 1936, a vécu en exil après 1948. Il a été assassiné à 36 ans par les services secrets israéliens. Il a publié des nouvelles, des pièces de théâtre et plusieurs romans. Les éditions Sindbad ont publié en 1990 *Des hommes dans le soleil*, suivi de *L'Horloge dans le désert* et de *Oum Saad la matrice*, dans une traduction de Michel Seurat. Le texte que nous présentons ici fait partie d'une anthologie de nouvelles (à paraître prochainement) choisies et traduites par Jocelyne et Abdellatif Laâbi.

De toute façon, Monsieur Abderrahman n'accordait aucune importance à ceux qui se moquaient de lui, où qu'il se trouve. C'était un homme élancé, très élancé et, en plus de sa haute taille, il était plutôt gaillard. Il mangeait beaucoup et dormait beaucoup, considérant ces deux plaisirs de la vie comme hautement indispensables. Il allait même jusqu'à soutenir que, si Dieu avait créé l'homme, c'était bien pour que celui-ci mange et dorme.

— Et aussi pour la femme ? lui avait demandé un jour sa mère.

Il savait pertinemment où elle voulait en venir. La question lui était totalement indifférente, aussi avait-il continué à tambouriner sur la table, gardant les yeux mi-clos pour éviter la fumée de la cigarette qui pendait de sa lèvre, avant de répondre :

— Pas du tout, le tabac vient en troisième lieu. Ensuite la femme ...

De toute façon, Monsieur Abderrahman ne se jugeait pas à moitié fou, comme on le disait en son absence et même en sa présence. Cela ne le touchait pas. Une seule

fois il avait essayé avec quelque énergie de contredire un homme qui l'avait prétendu. Mais celui-ci ne s'était pas laissé démonter par la réprimande et avait rétorqué froidement :

— Eh bien, dans ce cas, disons que tu es à moitié sage...

La discussion n'était pas allée plus loin. Monsieur Abderrahman aurait pu en rester là toute sa vie, être un homme considéré comme à moitié fou ou à moitié sage et qui offrait aux amis l'occasion de se divertir en sa présence ou de le ridiculiser en son absence. Il aurait pu traverser ainsi la vie sans rien de notable si un événement ne l'avait propulsé sur le devant de la scène.

Personne ne sait aujourd'hui avec certitude comment cet événement est survenu. Ses amis disent que cela a été totalement prémédité alors que sa famille soutient que ce ne fut que le fruit du hasard. Avec le temps, et sans qu'Abderrahman ait émis le moindre avis là-dessus, les convictions des deux parties se durcirent jusqu'à créer entre elles une incroyable hostilité, et c'est ainsi que notre homme cessa d'être un simple sujet d'anecdotes pour devenir un problème en soi.

Revenons à l'incident et résumons-le brièvement car il ne constitue qu'une partie de l'histoire. Mais peut-être est-il préférable de relater celle-ci telle qu'elle est racontée par ses amis, au café, et par sa mère, à la maison.

Ses amis disent qu'Abderrahman était assis dans sa chambre, un soir, et qu'il essayait d'écrire une lettre. Il écrivait beaucoup de lettres, fort longues... qu'il s'expédiait à lui-même et qu'il lisait avec grand intérêt. Il rédigeait donc une de ces lettres quand une idée lui vint à l'esprit, qu'il ne tarda pas à consigner.

L'idée était assez confuse. Pourtant, ses amis insistent pour qu'elle soit rapportée fidèlement et ils en ont appris par cœur l'énoncé : « Dieu nous a donné deux yeux pour voir. Mais, puisque le monde s'est échappé d'entre les doigts de Dieu, un seul œil nous suffit largement. » Monsieur Abderrahman continua sur sa lancée avec des propos tout aussi confus et une écriture qui reflétait bien son trouble. Puis il plia la feuille, se dirigea vers la salle de bains où il réussit avec une audace inouïe à se crever un œil, avec ce même stylo qui lui avait servi à rédiger sa lettre. Telle est, du moins, la version de ses amis.

Celle de ses parents est bien différente. Sa mère raconte qu'il était au jardin en train de s'occuper d'un pommier qu'il avait planté quand il était tout jeune. Il avait remarqué ce matin-là une branche morte et il essayait de l'arracher. La branche était fermement accrochée au tronc de l'arbre, mais Monsieur Abderrahman était têtu, et il tirait dessus de toutes ses forces quand elle se détacha brusquement : sa pointe heurta violemment l'œil de notre homme et le lui arracha.

Ces deux versions, quelle que soit leur crédibilité, n'épuisent pas à elles seules l'histoire car ce qui advint par la suite est encore plus étrange.

Monsieur Abderrahman fut transporté à l'hôpital où il subit une opération chirurgicale délicate. Par chance, l'opération réussit presque entièrement. Le médecin put stopper l'hémorragie, prévenir l'inflammation, réduire autant que possible le désagrément esthétique, mais il ne put sauver l'œil.

Les jours qui suivirent, les proches de Monsieur Abderrahman remarquèrent un phénomène insolite ; c'est à partir de ce moment que notre homme passa d'une condition à une autre et qu'il devint un « cas » : il commença à ne voir que la moitié des choses. Quand il regardait quelqu'un assis sur une chaise, il ne pouvait pas voir

à la fois la personne et la chaise. Au début, la chose ne manquait pas de sel, même pour ses proches. Ainsi, quand sa mère entra dans sa chambre en compagnie de sa sœur, il ne voyait que l'une d'elles et s'enquêrait de l'autre. La mère expliqua le phénomène à une voisine en prétendant que son fils était encore sous l'effet de l'anesthésique qui avait failli le mener de vie à trépas, par la faute d'un médecin ignorant. Et, comme cela se passe partout et de tout temps, la voisine rapporta ces propos à une autre voisine, qui se chargea à son tour de les répandre dans tous les coins et recoins du quartier.

Bien des jours passèrent et, contrairement aux prévisions de sa mère, l'état de Monsieur Abderrahman empira au lieu de s'améliorer. Un an plus tard, personne ne pouvait plus le convaincre qu'une chaise était faite pour s'asseoir dessus et que deux personnes pouvaient se trouver dans sa chambre en même temps.

Au café, un étudiant affirma que, si cet état de Monsieur Abderrahman persistait, un changement essentiel allait intervenir non seulement dans sa perception des choses matérielles, mais également dans le monde des idées.

La sagacité de l'étudiant ne tarda pas à se confirmer car les idées de Monsieur Abderrahman subirent une véritable transformation, provoquant autour de lui encore plus d'étonnement.

Ses amis soutenaient qu'il n'était plus en mesure de voir que la moitié de la vérité. Mais quelle crédibilité peut-on accorder à cette thèse quand Monsieur Abderrahman rétorquait que c'étaient plutôt eux qui divisaient la vérité, alors que lui la percevait dans son intégralité ?

Face à ce phénomène, la science demeura impuissante. C'est ce qu'avoua un médecin étranger à Monsieur Abderrahman après l'avoir ausculté. Et, quand il voulut rédiger une ordonnance, il se heurta au refus de son patient.

— Prescrivez-vous des médicaments au malade ou à l'homme en bonne santé ? demanda-t-il.

— Au malade, bien sûr.

— Alors pourquoi m'en prescrivez-vous ?

— Parce que vous êtes malade.

— Si je suis malade, comment pouvez-vous être sûr que je vais suivre vos prescriptions ? Vous parlez à un homme sain d'esprit, et c'est ce qui explique toute votre assurance.

Dès lors, l'affaire prit une tournure encore plus grave.

Un jour, les amis de Monsieur Abderrahman parlaient de la tristesse d'un de leurs compagnons après son échec à un examen, et ils l'entendirent commenter :

— C'est un mensonge. Il n'y a pas au monde quelque chose qui s'appelle tristesse. Il faut être stupide pour le croire. En réalité, seule la joie existe. Et, puisqu'il en est ainsi, cela veut dire qu'il n'y a rien d'autre qu'elle.

— Et si ta mère venait à mourir, tu ne te sentirais pas triste ? lui demanda-t-on.

Il réfléchit quelque peu avant d'avoir cette réponse :

— Ma mère ne meurt pas.

— Comment cela ?

— Parce qu'elle n'est pas déjà morte.

— Supposons que tu rentres chez toi maintenant et que tu la trouves morte, que feras-tu ?

— Rien

— Tu n'en seras pas affligé ?

— Pas du tout. Elle sera morte et cela voudra dire qu'elle n'est plus vivante. De ce fait, la tristesse n'aura pas lieu d'être et n'existe pas.

— Mais ta mère était vivante et elle est morte. N'est-ce pas une situation différente ?

— Bien sûr que non. Si elle est morte, c'est qu'elle n'est pas vivante. C'est pour cela qu'une seule chose peut exister. Le reste n'est qu'illusion.

Il était absurde d'essayer de le convaincre car il était impossible de l'amener à penser à deux choses en même temps ou à les voir ensemble. Sans le vouloir, ses amis le poussèrent vers des positions plus extrémistes encore. Du même coup, ils ne se rendirent pas compte que cette affaire devenait le centre de leurs préoccupations. Ils prirent l'habitude de se préparer à l'affronter avec des arguments groupés qu'ils lui jetaient à la face dès qu'il s'asseyait au café. Mais lui restait imperturbable et réfutait aisément leurs arguments.

A la fin, ils ne purent contenir leur irritation :

— Pourquoi ne penses-tu pas comme nous ? comme tout le monde ?

Il se tut un moment puis se leva pour s'en aller, mais avant de sortir il se retourna et dit :

— Quand vous parlez, je vous écoute et je vous crois. Mais, quand je commence à parler, vous disparaîsez. Si vous existez, moi je ne le peux pas, et si j'existe, vous ne le pouvez pas.

Ils le fixaient, complètement effarés, quand il revint s'accouder à la table et ajouta :

— Le monde entier devrait être ordonné ; alors, si une chose quelconque existait, il serait naturel que le reste des choses n'ait pas d'existence.

Il était encore accoudé à la table quand quelqu'un dans l'assistance s'écria :

— Sur quoi t'appuies-tu maintenant ?

— Sur la table.

— Donc ?

— La table est une chose futile, comme vous le voyez, mais quand j'y pense, je m'oublie, et quand je pense à moi, je l'oublie. Comment pouvez-vous penser à deux choses en même temps ? Si les idées devaient être ainsi, ne les trouveriez-vous pas contre nature et harassante ? L'un de nous deux seulement, la table ou moi, doit exister dans le même temps.

— Mais si nous bougeons la table, tu peux tomber...

— Je serais stupide de m'appuyer sur quelque chose qui n'existe pas.

On lui rétorqua :

— C'est vraiment étrange que tu ne puisses pas accepter l'existence de deux choses. Pourquoi la table et toi n'existeriez-vous pas en même temps ?

— Parce que ce n'est pas vrai et que nous ne pouvons pas exister en même temps, et parce que ma façon de penser est plus commode.

Les convictions de Monsieur Abderrahman se renforcèrent encore avec le temps. Et, comme cela se passe toujours quand on a beaucoup de détracteurs, il en vint à prêcher ses idées, poussant ses amis à aborder la question d'une autre manière :

— Est-ce une maladie ou une philosophie ?

Il était difficile à convaincre, comme il lui était difficile de comprendre ses amis, qui en arrivèrent à avoir pitié de lui. Quelques-uns d'entre eux, cependant, commencèrent à prendre sa défense. Ils estimaient que lui vivait dans un monde ordonné, calme et sans complications, et en vinrent même à souhaiter perdre un œil

pour que leur monde devienne aussi cohérent que le sien. Quant aux autres, ils ne désespéraient pas de pouvoir le corriger. Ils attendirent donc le temps qu'il fallait pour qu'une lettre à son nom arrive au café. Comme ils savaient qu'il en était l'expéditeur et le destinataire, l'un d'eux proposa de l'intercepter et de la cacher jusqu'à ce qu'il s'en enquière, ce qui leur permettrait de reprendre la discussion avec lui. Cette lettre en leur possession, ils étaient en mesure de détruire ce monde ordonné dans lequel il vivait sans eux. Mais Abderrahman ne réclama pas la lettre et deux mois s'écoulèrent sans qu'il jette un regard sur le casier du courrier. A la fin, ses amis décidèrent de l'ouvrir et de la lire. Elle ne contenait qu'une seule phrase : « La vie serait insupportable si tout le monde devait en jouir. »

Voilà tout. L'histoire est terminée, et il n'y a plus qu'une chose à dire.

Monsieur Abderrahman est toujours en vie et il reste entièrement convaincu de ses opinions.

Aux dernières nouvelles, on l'a aperçu marchant au milieu de la rue, les mains croisées derrière le dos, alors que des voitures roulaient à toute vitesse autour de lui.

Mais il continuait à marcher calmement comme si l'un des deux – lui ou les voitures – n'existait pas...

— G. K.  
*Beyrouth, 1961*